

le chef nous arriva avec un grand nombre de ses hommes et il leur dit: « Voici votre chef Tippo Tip. Moi, je ne désire plus exercer les droits de chef, c'est à lui qu'il faut apporter tout l'ivoire; si quelqu'un a une palabre, qu'il ne vienne plus chez moi, mais c'est lui qui la tranchera ».

Il choisit des hommes dans tous les districts sous son obédience et après une quinzaine de jours, on avait déjà apporté 200 pointes d'ivoire pour un total de 374 et demie *frasilabs*. Par après, on continua d'apporter des défenses, deux, trois ou une par jour.

99. Depuis fort longtemps, le chef Kasongo n'avait plus vu d'ivoire, ni mangé de viande d'éléphant; il n'avait même plus vu le soleil à son lever ou à son coucher. Il avait l'habitude de dire: « Je ne vois pas mes « collègues-chefs », c'est-à-dire le soleil et l'éléphant. A midi, le soleil ne me fait pas de mal, mais il me le ferait au lever et au coucher ». Ayant appris cela, je lui présentai les hommes que nous avions capturés chez les Wakahuja et je lui demandai si c'étaient des gens à lui. Il dit: « Oui, tous ceux-là sont de mon ressort ». Je les lui remis et ils croyaient encore davantage en mon pouvoir magique. Toute autorité était exercée par moi. Si une bagarre éclatait entre les hommes, je les mettais à l'amende; si quelqu'un voulait exercer le droit de chef coutumier, il devait d'abord me payer tribut. En réalité, j'étais le véritable chef.

100. Après quelque temps, mon oncle Bushir ben Habib se mit en route pour se rendre à Refu, chez le chef Kitete. A son arrivée, il fut massacré, lui, dix Wangwana et une cinquantaine de Wanyamwezi, et ils furent mangés. Certains purent échapper et revinrent. Ceux qui avaient fait ce coup étaient des Wakusu de l'intérieur (268).

Je décidai de les attaquer. J'étais en route depuis trois heures, quand quelques hommes de Kasongo me rejoignirent et me demandèrent d'attendre leur chef. L'après-midi, il arriva, fort épuisé, car il était vieux; quarante mille hommes ou davantage avaient voulu accompagner leur chef. Je dis à Kasongo: « Vieux père, tu es trop âgé, il n'y a aucun intérêt à ce que tu m'accompagnes ». Mais il me répondit: « Pourtant je veux t'ac-

compagner; pour moi, c'est là un témoignage irréfutable car si tu meurs, je veux mourir avec toi. Daramumba Mwana Mapunga, je ne l'ai plus vue de mes yeux; faut-il que, toi aussi, tu t'effaces de mon regard? Ce n'est pas possible que je fasse demi-tour ».

Deux jours après, nous étions escortés de cent mille guerriers. Ayant franchi les limites du territoire de Kasongo, nous envahîmes plusieurs contrées. Les indigènes mangeaient de la chair humaine: deux hommes mangeaient entièrement un autre. Je défendis ces actes d'anthropophagie, mais ils ne tinrent pas compte de ma défense. Nous établîmes notre camp à bonne distance, à cause de l'odeur nauséabonde des cadavres. Malgré mes protestations, ils continuaient à manger de la chair humaine et nous répliquaient: « Et vous alors, est-ce que vous vous abstenrez de manger de la chair de chèvre? ». Notre expédition punitive dura deux mois et nombreux furent les villages capturés. Les indigènes vinrent se soumettre; ils apportèrent soixante pointes d'ivoire et devinrent nos sujets. Sur ce, nous rentrâmes; et tout l'ivoire qu'ils obtenaient, ils nous l'apportaient (269).

101. Quand les Wasonge, les gens de Kirembwe et ceux de Mkahuja, avaient appris que j'étais parti avec le chef Kasongo, ils vinrent attaquer un de nos villages à proximité de leur territoire et ils en capturèrent les hommes. Dès mon retour, je décidai d'attaquer les Wasonge. Le vieux Kasongo ne voulait pas rester en arrière; nous partîmes en guerre ensemble, accompagnés d'un grand nombre de guerriers. Nos adversaires étaient nombreux, eux aussi, mais comme nous étions beaucoup plus courageux, nous les battîmes. Il y eut de nombreux morts et nous fîmes des prisonniers en très grand nombre. Nous prîmes comme butin des troupeaux entiers de chèvres et les guerriers indigènes mirent la main sur les porcs. Durant une quarantaine de jours, nous occupâmes ce territoire et tous vinrent se soumettre. Ils nous remirent aussi un peu d'ivoire et nous leur garantîmes alors la paix. Désormais notre pouvoir s'étendait très loin et j'ordonnai d'apporter les défenses de chaque éléphant tué. Et le madré compère, Pange Bondo, apportait fidèlement son ivoire, chaque fois qu'il en avait (270).

102. La troisième année de mon séjour dans l'Utetera, j'en-

voyai des gens à Marera (271); ce n'était pas loin mais les indigènes, des Manyema, étaient constamment en guerre. Mes hommes allèrent donc chez le chef Rusuna (272); il les accueillit avec beaucoup d'égards et leur dit: « Je souhaite entretenir d'excellents rapports avec Tippo Tip; dites-moi donc ce que vous désirez: des femmes ou de l'ivoire? » Ils lui répondirent: « Tippo Tip sera content si vous lui donnez de l'ivoire ». Il donna dix pointes. Apprenant l'arrivée de mes hommes, Mpiana Nguruwe (273), un autre chef de Marera, les invita également; ils les reçut bien et leur donna six pointes d'ivoire. Le chef Rusuna fit venir son frère Rumwanga (274) pour accompagner mes hommes. A son arrivée chez moi, je lui témoignai beaucoup de déférence et je lui fis cadeau de quelques étoffes et colliers.

Mon armurier étant décédé au cours du voyage, nos armes se trouvaient en mauvais état. Je dis cela à Rumwanga et lui demandai où se trouvait exactement le Manyema. Il m'expliqua que le Manyema se trouvait de l'autre côté de l'Ugarawe et que là il y avait beaucoup de gens tout à fait semblables à nous. Les riverains appellent ce fleuve Ugarawe (275); en réalité c'est le Congo. Je proposai ensuite de lui donner des hommes afin qu'il les conduise jusque là. Rumwanga et ses compagnons répondirent: « Nous pouvons le faire mais seulement par la force, car en quittant notre terre, on entre dans la région de Samba (276); après Samba, on passe par Ibari (277) où l'on fabrique le sel; après Ibari, on doit traverser de petites localités pour arriver enfin à l'Ugarawe. Sur l'autre rive se voient les villages des Wangwana; ces Wangwana sont semblables aux vôtres et possèdent aussi des fusils ».

Alors je décidai d'y aller moi-même et Kasongo Rushie m'accompagna. Nous partîmes donc avec une très forte armée et arrivâmes dans le Marera. Arrivé chez Rusuna, je partis avec un grand nombre d'indigènes et beaucoup d'autres hommes. Comme ils ne cessaient de piller, de voler des chèvres et d'attaquer la population, Rusuna me dit: « Renvoyez cette racaille; vous ne pouvez continuer ainsi dans notre région. Pour vous, c'est une question d'honneur. Renvoyez-les et nous lèverons une armée deux fois plus grande que celle-ci et nous ferons passer vos hommes. Nous quitterons nos terres; s'il le faut, nous nous battons, mais nous atteindrons l'Ugarawe. Alors vos hommes

traverseront le fleuve et pourront trouver ceux qui remettront vos fusils en bon état ».

103. Laisant derrière moi septante fusils et cinq cents Wanyamwezi, je rentrai dans l'Utetera où je demeurai vingt jours. Entre temps ceux qui étaient restés à Marera, préparèrent l'expédition. Quand leur armée fut prête, ils partirent de chez Rusuna, qui lui-même se mit en route avec un grand nombre d'hommes. Ils passèrent la nuit dans le territoire de Mpiana Ngu ruwe et repartirent au matin. Après une demi-heure de marche, ils entendirent des coups de fusils et les indigènes prirent la fuite, mais Rusuna, lui, tint bon. Dans l'armée qui approchait en sens inverse, il y avait aussi des indigènes; entendant les coups de fusils, ceux-là prirent également la fuite. Mais c'étaient des gens de Nyangwe (278): des Arabes et des gens de la Côte, disposant au total d'au moins mille fusils. Ils cessèrent le combat et nos hommes en firent autant. Ils demandèrent: « De qui sont ces gens? » Ils répondirent: « De Tippo Tip ». Alors ils questionnèrent: « Où est Hamed ben Mahommed? » Ils répondirent: « Dans l'Utetera ». Ils députèrent des hommes pour me chercher et il n'y eut plus de combat. Quatre jours plus tard, j'étais là et j'eus une entrevue avec eux. A ce moment, leur chef en charge était Mwinyi Dugumbi, un homme de la Côte de Winde (279). Il y avait là aussi des hommes d'un autre Arabe Saïd ben Habib el-Afifi, des hommes de Abed ben Salum el-Khaduri (280), également Arabe, et leurs guerriers indigènes qui avaient voulu attaquer nos hommes accompagnant le chef Rusuna. Le commandant militaire des gens de Nyangwe était un certain Mtagamoyo (281).

A mon arrivée, ce fut la grande joie des retrouvailles. Ils me dirent: « Arborez le drapeau dans toutes les régions sous votre obédience et nous ferons de même dans les régions où nous nous trouvons (282) ». Depuis que j'avais quitté la Côte et laissé mes frères à Ruemba et à Itawa, je n'avais plus eu de nouvelles d'eux; j'ignorais aussi la mort de Seyyid Majid, et le grand cyclone qui avait arraché les arbres à Zanzibar; je ne savais pas encore que Seyyid Bargash était devenu le grand sultan à Zanzibar (283); j'ignorais également la guerre qui avait eu lieu à Tabora (284). Mtagamoyo m'informa aussi: « Le jour même où

nous partîmes (de Nyangwe) un Européen, un Anglais, est venu d'Ujiji, Tanganyika; il était accompagné de Saïd ben Mohammed el-Mazrui, mais comme il est arrivé juste après mon départ, je ne l'ai pas vu » (285).

Mtagamoyo me pria de l'accompagner à Nyangwe et Kasongo (286), où se trouvaient mes congénères arabes. Je lui répondis que j'étais d'accord mais que d'abord je devais prendre congé de mes amis; je le suivrais dans deux jours. Il me demanda deux de mes hommes; je lui en cédai trois et il partit avec eux. Après dix jours, je me mis à le suivre. Le voyage n'était pas long; en sept jours, nous atteignîmes l'Ugarawe. Sur l'autre rive, nous vîmes une ville remarquable: une partie était habitée par les Arabes, l'autre par des gens de la Côte. Dès qu'ils me virent, ils envoyèrent des pirogues pour me prendre et nous traversâmes le fleuve. Sur l'autre rive, je fus accueilli d'une manière que l'on ne saurait décrire. Et là, je vis de nouveau du riz, du riz que depuis plus de trois ans nous n'avions plus vu. J'étais à peine arrivé que je reçus la visite de Mister Cameron, l'Anglais, qui avait en sa possession une centaine de fusils à cartouches. Il vint à mon campement et me dit: « Permettez-moi de vous prier de me prendre avec vous; j'avais l'intention de suivre le cours du fleuve Congo mais les gens de Nyangwe ne veulent pas m'en donner l'autorisation. L'homme que j'avais amené avec moi, m'a débité un tas de mensonges au sujet de cette autorisation; ils s'y opposent tout simplement et j'ai même failli être la victime d'un mauvais coup. Je vous en prie, permettez-moi de me joindre à vous; vous me montrerez comment je pourrai atteindre la Côte par le chemin le plus court ». Je lui répondis que j'étais d'accord; je lui demandai de m'attendre un peu, car je devais d'abord aller à Kasongo pour voir les membres de mon clan; je reviendrais et alors je le prendrais avec moi. Mais il insista et demanda de remettre à plus tard toute autre affaire et de partir dès le lendemain. Je lui dis alors: « Bon, nous partirons demain ». J'écrivis une lettre pour mettre ma famille à Kasongo au courant. Le matin, j'allai prendre congé de mes congénères de Nyangwe; ils me dirent: « Alors, vous délaissez vos affaires personnelles pour cet Européen? ». Et je répondis: « Il n'y a pas moyen de faire autrement; je pars ». Ils insistèrent pour que je reste encore au moins

deux ou trois jours. Je répondis: « Impossible, ça ne va pas » (287).

104. Le matin, nous nous mîmes en route; nous cheminâmes par petites étapes et après quinze jours nous arrivâmes à destination (288). Il demeura chez moi durant dix jours, puis il me demanda des guides pour l'accompagner. Je lui donnai les indigènes qui m'avaient guidé moi-même, des Warua, sujets de Mrongo Tambwe (289).

En son temps, Rungu Kabare, le grand chef de l'Urua, était très puissant. Il avait soumis tout le Manyema et seul le lac Tanganyika l'avait arrêté. A sa mort, il laissait de nombreux descendants qui se disputèrent le pouvoir. C'est pourquoi leur puissance s'effrita et, à ce moment, leur chef était le Kasongo Karombo (290).

Je cédai à Mister Cameron ces Warua et une trentaine d'autres hommes pour l'accompagner. A leur arrivée chez Kasongo (291), ils y trouvèrent des Portugais venus y faire le commerce (292). Mes hommes revinrent et les Warua rentrèrent chez eux. Mister Cameron, ensuite, continua son voyage vers la côte de Luanda, terre des Portugais. J'ignore le nom de la ville sur laquelle il déboucha, si c'est au nord ou au sud de Luanda, mais, de toute façon, c'était à proximité de cette ville (293).

105. Après le retour des hommes qui avaient accompagné Mister Cameron, je restai encore là durant trois mois dans l'attente d'éventuelles nouvelles à son sujet. Comme je n'en recevais point, je conclus que tout allait bien pour lui et, par conséquent, je décidai de quitter l'Utetera pour me rendre à Kasongo. Je partis donc avec mes hommes, emportant l'ivoire. Laissant chez Kasongo Rushie une centaine de Wanyamwezi avec une cinquantaine de fusils, je me mis en route. Le vieux Kasongo Rushie me donna des hommes à lui qui devaient m'accompagner jusqu'à l'endroit où je voulais aller. Je laissai derrière moi Mwinyi Dade (294), un homme de la Côte, pour s'occuper de toutes les affaires de l'Utetera. Il détenait les pouvoirs de chef; d'ailleurs, le vieux Kasongo ne tenait plus du tout à exercer encore quelque pouvoir.



106. J'allai jusqu'à Nyangwe; là mes parents de la Côte me dirent de m'y fixer et de rester avec eux. Je leur répondis: « Je m'en vais à Kasongo chez mon parent Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige » (295). Ils insistèrent mais je persistai dans mon refus et je partis. Je passai par Kihandai (296), Kibogo (297) et Kabanga (298) et partout les indigènes vinrent à ma rencontre. Tous les chefs des localités que je traversais exprimèrent le désir de me voir devenir leur grand chef. Mais je refusai. Les gens de Nyangwe m'avaient prévenu de la grande misère et de la famine régnant à Kasongo. En outre, les indigènes y étaient difficiles à manier et les esclaves s'enfuyaient sans qu'on pût les rattraper. Je leur avais répondu: « Qu'à cela ne tienne, j'irai et Dieu Tout-Puissant arrangera tout cela ». Le troisième jour de marche, dans la matinée, nous arrivâmes à Kasongo. Mes parents se réjouirent grandement de mon arrivée et tout de suite, ils me confièrent toute autorité sur la place. Ce qu'on m'avait raconté à Nyangwe, je pouvais le constater maintenant par moi-même. La famine régnait, les indigènes étaient très désinvoltes, et parmi eux, surtout les Warua faisaient preuve de mauvais esprit; de même, d'autres indigènes originaires d'Ugenia (299) et d'une dizaine d'endroits aux alentours. Tous des gens insupportables au-delà de toute imagination. Je demeurai là deux mois; le troisième, je perdis plus de deux cents esclaves. Je les fis rechercher, mais on ne réussit pas à les récupérer. A Kasongo, je trouvai encore Mohammed ben Saïd el-Murjebi, Saïd ben Sultan ben Saïd el-Gheti, Saïd ben Mohammed ben Ali el-Mezrui, Hamed ben Khamis el-Gethi (300), Yabis ben Sleman (301), — ceux-là des Arabes — avec leurs serviteurs: celui des Gheti: Musiani ben Musa, et Salum ben Mukkadam, serviteur de Nasur ben Masud ben Selim walid Ahmed (302). Voilà les gens que je trouvai à Kasongo et ils ne possédaient pas beaucoup de fusils à cartouches. Parmi eux, celui qui avait ma plus haute estime, était sans conteste Mohammed ben Saïd ben Hamed Bwana Nzige. Ayant pris connaissance de la situation, je leur demandai: « Qu'en pensez-vous? Ces indigènes se révoltent donc? » Ils me répondirent: « Toute décision, grave ou légère, est entre vos mains, personne ne contestera quelque ordre de votre part ».

107. Je décidai donc de faire la guerre et nous infligeâmes aux indigènes une fameuse défaite. Après trois mois, tous vinrent faire acte de soumission et désormais ils restèrent tranquilles. Dorénavant nous avions tout pouvoir sur eux. Tout l'ivoire qu'ils pourraient acquérir, même la plus petite pointe, il leur était interdit de le vendre; ils devaient nous l'apporter et, en outre, nous fournir des hommes pour tout travail que nous aurions à exécuter.

Maintenant il y avait des vivres en abondance, même du riz et toutes autres choses. Les gens venaient de Nyangwe à Kasongo acheter du riz et ils nommaient la région: le Bengale, à cause de l'abondance du riz (303). Ils l'achetaient en payant avec de l'ivoire. La tranquillité régnait; cependant les indigènes qui m'avaient voulu comme chef quand je me rendais de Nyangwe à Kasongo, attaquaient et tuaient les voyageurs de passage chez eux. Je lançai une expédition punitive tout le long de cette route et l'ordre fut rétabli. Même une femme pouvait y passer; elle était respectée et on lui donnait à manger.

L'homme que j'avais laissé dans l'Utetera pour me remplacer (304), était craint, encore plus que moi-même, par tous les habitants de cette région. Après deux ou trois mois, on commença à lui apporter de l'ivoire, des hommes, des chèvres, autant qu'il en demandait, et aussi des *viramba*. A Kasongo où nous résidions, les *viramba* avaient cours de monnaie. On les utilisait couramment et même nous payions l'ivoire avec des *viramba*.

108. Je suis resté à Kasongo dix-sept ou dix-huit mois environ, durant lesquels je faisais des tournées. Puis je constituai un groupe de courriers; ils se dirigèrent vers le lac Tanganyika et Tabora où ils rencontrèrent mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi, mon aîné, né de la même mère. Ils le trouvèrent chez mon père, Mohammed ben Juma el-Murjebi. Mon père et mon frère étaient heureux. J'avais laissé Mohammed ben Masud au Ruemba et en Itawa; ne recevant plus de mes nouvelles pendant tout un temps, il avait fait évacuer vers Tabora tout l'ivoire, le mien et le sien, d'un poids total de 700 *frasilabs*. Mais il n'avait pas voulu partir lui-même sans avoir eu de mes nouvelles.



109. A l'arrivée de mes courriers, mes parents se réjouirent donc beaucoup. Ils m'envoyèrent des hommes, de la poudre et une lettre, me priant instamment de rentrer rapidement. Mon frère écrivait: « Je vous déclare franchement que je ne descendrai pas à la Côte si vous n'y allez pas vous-même, mais votre ivoire, je l'ai déjà expédié à Taria Topan ». Après le retour de mes courriers rapides, je décidai de rester encore, car je voulais d'abord compléter la quantité d'ivoire; en effet, chaque jour on m'en apportait. L'homme qui m'apporta la lettre me rappelant d'urgence, je l'autorisai à se fixer dans le pays comme chef; je restai encore là pour voir s'il ne désirait pas s'en aller, mais il n'avait pas envie de repartir. Finalement arriva Saïd ben Ali Mansur el-Hinawi, que nous avions quitté dans l'Urua quand il se rendait au Katanga, chez Msiri. Ses marchandises étant épuisées, il s'était rendu en Itawa, de là, il était retourné à Tabora avec mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi et il y avait attendu longtemps. Voyant que leurs messagers ne revenaient pas, Saïd ben Ali arriva à l'improviste à Kasongo. J'étais absent, en route pour Mitambani (305) afin d'y acheter de l'ivoire. J'étais en voyage depuis dix jours lorsque j'appris la nouvelle de l'arrivée à Kasongo de Saïd ben Ali. Je confiai la responsabilité de la caravane à Ali ben Mohammed el-Hinawi et à Maddi ben Bakr Faki el-Murimi (306) et je retournai. Je revins donc pour une entrevue avec Saïd ben Ali; il me dit: « Je suis venu vous chercher ». Je lui répondis que j'étais d'accord mais qu'il fallait attendre d'abord le retour de nos hommes, avant de pouvoir nous mettre en route.

110. Nous demeurâmes ensemble pendant quatre mois; alors arriva la nouvelle que des Portugais avaient attaqué l'Utetera. Aussitôt je décidai de m'y rendre. Dès mon arrivée à Marera, j'ouvris les hostilités. Nous attaquâmes les indigènes des Portugais et les mêmes en fuite (307). Durant ces jours, m'arriva aussi la nouvelle que Saïd ben Ali ben Mansur était malade. Je décidai de retourner mais déjà en cours de route me parvint une lettre, annonçant sa mort. Je fus très affecté. Arrivé à Nyangwe, je n'y restai qu'un jour, puis je me rendis à Kasongo. Après la mort de Saïd ben Ali, durant neuf mois encore nos hommes arrivèrent, apportant beaucoup d'ivoire; pendant que je retour-

nais pour venir saluer Saïd ben Ali, ils étaient allés à Mitambani, sous la conduite d'Ali ben Mohammed.

111. Nous étions là (à Kasongo) depuis un mois environ, quand un après-midi, Stanley y arriva (308). Je l'accueillis bien et lui donnai une maison. Le matin, je lui rendis visite et il me montra un fusil et m'expliqua que ce fusil pouvait en une fois tirer quinze balles. Je ne connaissais aucun fusil de ce genre, jamais je n'en avais vu de tel ni entendu parler. Je lui demandai: « Il ne porte qu'un seul canon? ». Stanley répondit: « Oui, les balles sortent d'un seul canon ». Je lui dis: « Tirez, nous verrons ». Il répondit: « Si vous voulez que je tire, je vous prie de me payer 20 à 30 dollars. C'est la valeur d'une seule raffle ». Dans mon cœur, je pensais: il ment; comment? un fusil qui n'a qu'un seul canon! la baguette de fusil est peut-être le deuxième canon. Comment serait-il possible que d'un seul canon de fusil les balles puissent sortir l'une après l'autre? Je lui dis donc qu'au Rumami il y avait un arc qui pouvait tirer vingt flèches à la fois, touchant chacune un homme. Tout à coup Stanley se leva; il sortit à l'extérieur et tira douze coups de fusil. Puis il sortit son revolver et tira encore six coups, l'un après l'autre, et, tranquillement, il revint s'asseoir sur la terrasse. Nous restâmes bouche-bée. Je lui demandai de me montrer comment il chargeait les cartouches et il me le montra.

112. Il était là depuis deux jours quand, le troisième, il me demanda: « Connaissez-vous Munza? » (309). Je lui répondis: « Je ne connais pas Munza et je n'en ai jamais entendu parler ». Il répliqua: « Quand on arrive à Nyangwe et qu'on va vers le Nord, après 30 jours on doit l'atteindre. Avec votre permission, je vous considérerais comme un homme extrêmement obligeant, si vous m'y conduisiez ». Je répondis: « Je veux bien le faire ». « Et moi, je vous donnerai sept mille dollars ». Mais à cela, je répondis: « Je ne vous escorterai pas pour gagner cet argent; regardez seulement tout l'ivoire que j'ai ici ». Et je lui montrai mon ivoire. « Mais j'irai pour vous faire plaisir: ce n'est pas les sept mille dollars qui me feraient partir d'ici ». Stanley était fort étonné en voyant le stock d'ivoire. Je lui dis alors: « Demain je vous apporterai ma réponse définitive ». Je dormis et au matin

j'allai lui dire: « Voilà, j'ai décidé de vous escorter. Nous partons dans deux jours ». Mais tous mes parents s'y opposèrent: « Comment pouvez-vous abandonner toutes vos affaires pour accompagner cet Européen? » disaient-ils. « Vous ne savez même pas où il va ». Quand ils eurent fini de m'incriminer, je leur dis: « Je sais ce que je fais; cela ne regarde que moi; moi aussi, je ne me mêle pas de ce que font les autres. Faites-en autant ». Je partis donc avec Stanley et nous arrivâmes à Nyangwe (310). Même ceux de Nyangwe ne cessaient de me déconseiller ce voyage; ils essayèrent même de me ridiculiser: « Comment? Partir avec cet Européen? Vous êtes devenu fou! C'est de la folie! Vous voulez sans doute devenir Européen, vous aussi? Si quelqu'un est indispensable ici, n'est-ce pas vous? Pourquoi partir? Vous avez de l'ivoire en abondance. Pourquoi alors accompagner cet infidèle? » Je leur répondis: « Oui, peut-être suis-je fou et n'y a-t-il que vous à être intelligents: c'est pourquoi continuez à vous occuper de vos affaires ».

113. Nous partîmes donc de Nyangwe (311) et nous nous dirigeâmes vers le nord; nous pénétrâmes dans la forêt vierge tellement dense qu'on ne voyait pas le soleil si ce n'est aux endroits où il y avait quelques champs ou villages, tant les arbres étaient grands et leur feuillage touffu. Souvent on pataugeait dans des terrains marécageux, ce qui rendait le portage pénible, surtout à ceux qui avaient la charge du bateau de Stanley. A la nuit tombante, nous nous installâmes, mais le bateau restait tout simplement sur la piste. C'était vraiment épuisant pour les porteurs, surtout pour ceux qui étaient chargés des sections du bateau (312). On mettait trois jours à parcourir une étape qui normalement n'aurait pris qu'un jour. Stanley était au désespoir; il me demanda: « Qu'en pensez-vous? C'est terrible ce que nous vivons maintenant. Qu'en dites-vous? Combien de jours faudra-t-il encore pour atteindre le fleuve Congo? » Je lui répondis: « Nous ne sommes pas encore réellement partis mais le fleuve n'est pas loin, nous l'atteindrons d'ici sept jours, tout au plus. Ici la forêt est terrible, mais nous ne sommes plus loin du fleuve ». Alors il répondit: « En avant! Je vous en prie, allons vers le fleuve » (313).

114. Nous vîmes des indigènes dans de toutes petites pirogues; deux hommes seulement s'y tenaient debout en pagayant. Quand ils furent assez près de la rive, nous les invitâmes à s'approcher, mais ils commencèrent à nous insulter. Stanley était très heureux d'être arrivé enfin au bord du fleuve et il fit assembler son bateau démontable. Les indigènes en pirogue s'approchèrent encore davantage. On les appela, mais ils nous insultèrent encore plus. Ils crièrent: « Que faites-vous là? » Nous leur répondîmes: « Nous faisons un *wato*; dans leur langue, ils désignaient ainsi une pirogue (314). Le bateau assemblé, nous nous embarquâmes. Montèrent à bord Stanley lui-même, moi et un homme libre de ma suite, nommé Abdallah ben Abed et deux de mes esclaves (315); Stanley et ses hommes étaient au nombre de quatorze, donc en tout dix-huit personnes. Les petites pirogues des indigènes étaient certainement au nombre de plus de trois cents; nous leur tirâmes dessus. C'étaient des hommes de la tribu des Wagenia, dont la principale occupation est la pêche. En entendant les fusils, ils furent terrorisés et un bon nombre se rendirent et nous abandonnèrent leurs pirogues. Nous capturâmes une trentaine de pirogues ou plus et ainsi nous traversâmes le fleuve. Leurs cases étaient construites le long de la rive, mais elles étaient désertes, tout le monde ayant pris la fuite. Dans le village, il y avait quantité de bananes, ainsi qu'un grand nombre de chèvres et nous en prîmes ce qu'il nous fallait. Nous-mêmes, nous restâmes de ce côté et nous renvoyâmes le bateau pour transporter nos gens du côté où nous nous trouvions déjà. Nous attachâmes les pirogues deux à deux, car elles étaient petites et nos gens avaient peur. Assemblées, elles inspiraient plus de confiance et on pouvait y embarquer alors quatre hommes avec leurs charges.

115. Nous nous arrangeâmes de sorte que nos hommes marchaient sur terre, le long de la rive, tandis que nous-mêmes, nous restions dans le bateau et qu'un autre groupe utilisait les pirogues. J'attaquais les riverains et leur enlevais pirogues et chèvres. Un jour, j'obtins ainsi six à sept pirogues et des chèvres sans nombre. Mais les riverains étaient très courageux et ils purent s'échapper dans leurs pirogues, emportant avec eux leurs tam-tams de guerre, appelés *mingungu* (316). Quand on le

bat dans un premier village, le deuxième village reprend le message et le transmet plus loin et ainsi, de village en village, ceux qui entendent le message, le transmettent. Ainsi on peut voyager deux mois sans voir les hommes; on ne voit que les chèvres, trop nombreuses et incapables de s'enfuir. Quant aux hommes dans leurs pirogues, on ne parvenait pas à les attraper, si ce n'est en tirant des coups de semonce ou des coups directs; alors ils sautaient dans l'eau, abandonnant leurs pirogues.

116. Nous avançâmes ainsi jusqu'à la rivière Kasuku; celle-ci venait de plus haut et se jetait dans le Congo. A ce moment, nous disposions d'assez de pirogues pour transporter Stanley et sa caravane. A la Kasuku, nous fîmes halte pendant douze jours (317). Stanley m'y dit ceci: « Ici vous pouvez retourner. Ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu en m'accompagnant ainsi pendant environ deux mois (318). A présent, je voudrais seulement que vous vous efforciez de me procurer encore deux grandes pirogues que je puisse transporter mon âne ». Alors moi et Stanley, nous sortîmes; nous passâmes la nuit sur une île pour observer le va-et-vient des indigènes, jusqu'à ce que nous pûmes mettre la main sur deux pirogues suffisamment grandes (319).

117. Stanley rassembla ses hommes et leur dit: « C'est ici que Hamed ben Mohammed nous quittera; par conséquent, préparez vos affaires, car après-demain, nous continuerons notre voyage ». Ses hommes lui répondirent que si Hamed ben Mohammed faisait demi-tour, eux aussi feraient tous demi-tour, car ils ne voulaient pas avancer sans savoir où ils iraient. « D'ailleurs, avant notre départ de la Côte nous avons signé un contrat de deux ans et maintenant nous avons déjà fait deux ans et demi (320). Si Hamed ben Mohammed retourne, tous nous retournerons, c'est certain ». Et les gens étaient résolus à ne plus aller nulle part. Stanley était très déprimé; il mangeait sans goût et refusait même de prendre encore de la nourriture. Le soir, il vint me trouver et il me dit: « Tout mon dessein est réduit à rien si mes hommes m'abandonnent; je serai obligé moi aussi de rebrousser chemin. Tout ce que j'ai enduré, l'aura été en vain. Je vous supplie de m'aider encore ». Je répondis: « S'il plaît

à Dieu, je vous aiderai, quelle que soit la situation dans laquelle vous vous trouverez ». Je me retirai pour aller dormir et le lendemain j'allai le trouver et lui demandai: « Qu'avez-vous décidé? ». Il répondit: « Je n'ai rien décidé et je ne sais que faire ». Alors je lui dis: « Maintenant écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous rassemblez tous vos gens, puis vous m'appellerez et vous m'apostropherez avec grande violence. Vous direz, par exemple: si vous retournez, tous mes hommes vous suivront; je n'ai pas de choix. Et vous savez très bien que la mission que j'accomplis, est une mission officielle, et mon gouvernement, vous le savez bien, est en parfait accord avec le sultan Seyyid Bargash. Si mes hommes m'obligent à faire demi-tour, moi je retournerai, mais, soyez-en certain, je porterai plainte devant le Seyyid et je dirai que c'est Hamed ben Mohammed qui a fait échouer ma mission, une mission du gouvernement. Par conséquent, l'on se saisira de tous vos biens. Quand vous aurez fini votre diatribe, j'interviendrai et j'en ferai mon affaire ».

Je quittai Stanley et, l'après-midi, il m'appela devant tous ses hommes rassemblés; il s'adressa à moi dans les termes que je lui avais suggérés; devant ses hommes découragés et mécontents, il laissa éclater toute sa rancœur à mon égard. Après lui, je pris la parole: « Vous avez entendu ce qu'a dit Stanley? Eh bien, je vous l'ordonne: vous allez partir avec lui, comme il l'entend. Celui qui d'une manière ou d'une autre, essayera de me suivre, je le tuerai, parce qu'il veut me perdre. A cause de vous, tous mes biens seront séquestrés par le gouvernement; ce serait ma mort et tout le pénible labeur de tant d'années serait perdu. Ici vous ne mourrez pas inévitablement, n'est-ce pas? Mais ceux qui me suivront, je jure que je les tuerai ». Je partis, et eux, de leur côté, firent de même (321).

118. Durant la nuit, quelques hommes de Stanley, des *wanyampara* vinrent me dire: « Notre contrat avec l'Européen a expiré; nous avons le droit de rentrer ». Je leur répondis: « C'est impossible; il faut continuer le voyage ». Ils me rétorquèrent: « Vous voulez notre perte? » Je dis: « Ce qui lui arrivera, vous arrivera à vous aussi, et votre mort sera sa mort ». Ils me dirent encore que Stanley était un homme avare; qu'il ne donnait rien si ce n'est en acompte. Jamais il ne donnait un habit, pas même



une fois une écharpe colorée. Je leur répondis: « Laissez-moi ce sujet de plainte, je m'en chargerai; je vous donnerai ce qu'il vous faut, mais il faut continuer le voyage avec lui ». Ils me répondirent: « Nous acceptons par respect et crainte de vous, à cause de tout ce que vous nous dites; mais nous ne sommes plus liés par contrat à cet Européen. Ce contrat a expiré depuis six mois ». Je leur répétai: « N'exécutez pas votre projet; faites ce que je vous dis de faire ».

J'allai trouver Stanley et lui demandai de me donner six ballots d'étoffes. Il m'en donna neuf. Ensuite j'appelai les *wanyampara* et je leur dis: « Voilà des étoffes; prenez ce qu'il faut ». Les *wanyampara* reçurent six pièces d'étoffe et les autres quatre. Je rendis le reste à Stanley. Ils acceptèrent donc d'accompagner Stanley car il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je dis à Stanley de se remettre en route. Stanley jubilait, très enchanté, et sans doute pour me flatter, il me dit qu'il ne savait pas comment me remercier. « Je ne sais ce que je pourrais faire pour vous ou combien d'argent je pourrais vous donner. Mais si je parviens à rentrer en Europe, je serai comblé d'honneur et j'aurai beaucoup de biens. Alors, je vous ferai don d'une montre en or d'au moins mille dollars, toute sertie de diamants et vous aurez de l'argent sans compter. Mais encore une chose: ne vous en allez pas d'ici avant le (nouveau) mois, pour savoir si j'ai bien passé; car si je ne réussis pas à passer, je reviendrai et nous rentrerons par le Rumami ».

119. Je lui promis d'attendre; après la fin du mois, comme je n'avais reçu aucune nouvelle, je me mis en marche pour le Rumami (322). J'avais en ma possession environ cinq *frasilabs* de cuivre, que j'avais acheté à Kasongo pour une *frasilab* de perles (323). Stanley m'en avait demandé une demi-*frasilab*, de sorte qu'il ne m'en restait que quatre et demie. Je me rendis donc vers le Rumami. Le Rumami est une rivière qui a ses sources dans le haut du Manyema et se jette dans le Congo (324). Arrivé au Rumami, je pus échanger 4 *frasilabs* de cuivre contre 200 *frasilabs* d'ivoire. Je fabriquais des bracelets, utilisant un *manni* (325) pour cinq bracelets, et j'achetais une pointe d'ivoire pour deux bracelets. Après trente jours, je n'avais plus de marchandises. A la fin, je découvris encore deux houes pour débrousser l'emplace-

ment de la tente, elles étaient déjà usées et fort anciennes. Je les retirai du manche, je mis de nouveaux manches et ainsi je les vendis pour deux pointes d'ivoire, une houe pour une pointe, chaque pointe pesant plus de deux *frasilabs* et quart. Ici les indigènes ne savaient pas encore que l'ivoire avait une valeur commerciale. Au Rumami, quand on abattait un éléphant, on mangeait la viande; les défenses, on les mettait dans les cases pour en barricader l'entrée; avec d'autres, on faisait des pilons pour réduire les bananes en pâte dans les mortiers; d'autres servaient à faire des trompes, tandis que d'autres encore étaient tout simplement jetées en forêt où elles étaient rongées par des animaux, tels que les rats, ou pourrissaient en répandant une mauvaise odeur.

120. Quand j'eus terminé mes affaires, nous reprîmes le chemin du retour. Depuis notre départ du Rumami jusqu'à notre arrivée au fleuve Congo, nous dûmes nous battre chaque jour et la piste était mauvaise. Ce n'est qu'en arrivant au fleuve qu'on nous laissa tranquilles. Les Wagenia se sauvèrent sur les îles du fleuve. Nous passâmes la nuit en haut de la berge; la place y manquait et nous dûmes nous battre beaucoup. Leurs flèches étaient petites mais empoisonnées; même si elles ne vous blessaient que légèrement, vous n'en réchappiez pas. Les attaques ne cessèrent que lorsque nous approchâmes de Nyangwe; pour être précis, elles cessèrent totalement à quatre jours de marche (de la ville). C'est à l'improviste que nous débouchâmes à Nyangwe (326). On ne se doutait de rien quand, vers midi, nous tirâmes une salve de nos fusils. Nous éprouvâmes une grande joie à nous revoir. Ils voulaient connaître les nouvelles et je racontai tout, du début jusqu'à la fin. J'y passai la nuit, et, le lendemain, je me rendis à Kasongo. Nous voyageâmes en pirogues toute une journée et toute une nuit, et, de grand matin, nous accostâmes à notre débarcadère. Du fleuve Congo jusqu'à notre ville, construite plus haut non loin de la rive, il reste encore à faire une marche de deux heures et demie (327). Enfin je rentrai à Kasongo où mon retour causa une vive joie. J'y trouvai un grand nombre d'indigènes venus d'Ibare, de chez le chef Kasongo Rushie, et du Marera. Je les trouvai tous chez mes amis et ils avaient quantité d'ivoire. Ils vinrent m'écouter et, comme

la foudre, propagèrent la nouvelle que Hamed ben Mohammed était de retour.

121. Ce même jour, Mohammed ben Saïd el-Murjebi me fit part de son dessein d'aller au Marera et à Ibare chez Kasongo Rushie. Je lui procurai des hommes et adressai à tous les chefs cet avertissement: « Mon frère, Mohammed ben Saïd Bwana Nzige, vient chez vous. Il a droit à toute votre estime. Tout l'ivoire que vous lui apporterez, il me le remettra ». J'informai Mwinyi Dadi, qui se trouvait à Ibare dans le Marera, que Mohammed ben Saïd el-Murjebi, à son arrivée, exercerait toute autorité et que lui-même devait le soutenir à fond et faire en sorte qu'il soit obéi de tous les indigènes.

Mohammed partit donc avec ses hommes. Arrivé au Marera et à Ibare, il s'y plaisait beaucoup et vivait très paisiblement car les indigènes de cette région étaient pacifiques, les femmes très belles et le pays agréable à voir. Mohammed ben Saïd ne revint donc plus; il m'envoya un message, me priant de le laisser sur place et me promettant de s'occuper de mes affaires. J'acquiesçai à sa requête; il s'y fixa définitivement et m'envoyait de l'ivoire chaque fois qu'il en avait obtenu.

122. Quant à moi, je demeurai à Kasongo durant six ou sept mois, puis repartis. Je fis une tournée, puis revins. Je ne me fixais pas en un endroit, mais voyageais de-ci, de-là, ne restant jamais deux mois au même endroit. Après deux ans, des courriers rapides arrivèrent à l'improviste de la Côte. Ils m'apportaient un fusil à répétition, de douze coups et un deuxième à cartouches, à deux canons, ainsi que des étoffes. Le fusil à douze coups venait de Seyyid Bargash, alors que je ne le connaissais même pas et que je n'avais pas appris (officiellement) son avènement. Les étoffes venaient de Taria Topan, de même que le fusil double. Dans sa lettre, Seyyid Bargash m'écrivait qu'après réception de sa lettre, je me décide à descendre vers la Côte, parce que mon ami, Taria Topan, à qui j'avais emprunté des marchandises pour deux ans, attendait depuis maintenant douze ans. « Votre sens de la responsabilité n'exige-t-il pas votre retour? Et puis, votre ami Stanley est arrivé ici et déjà il est

retourné en Europe (328); une lettre pour vous est arrivée, je vous l'envoie, avec une autre de Taria Topan » (329).

J'eus en main la lettre de Taria Topan et celle de Stanley. Pour les énormes services que je lui avais rendus, il m'offrait libéralement 3.000 dollars des 7.000 qu'il m'avait promis. Il m'offrait en outre sa photo. Voilà ce qu'il m'offrait. Et moi qui pensais qu'arrivé en Europe et ayant reçu la récompense de son expédition, il m'aurait au moins envoyé la somme qu'il m'avait promise! Mais à son retour à Zanzibar, il oublia même de m'envoyer un petit bonjour: il ne me versa encore moins mon argent, si ce n'est quelque 3.000 dollars, alors qu'il m'en devait 7.000. Rien que cette photo, c'est tout ce qu'il m'envoya comme cadeau! (330)

123. Mais je ne dis rien. Je gardai les courriers chez moi, durant une année; ensuite, je décidai d'entreprendre le grand voyage. Je laissai des hommes à moi au pays de Marera et à Ibare et sur place, à Kasongo. Je me mis en route avec Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige. Nous avions avec nous une énorme quantité d'ivoire. Je précédai la grosse caravane de quatre heures de marche; arrivé au lieu du campement, je fis retourner les porteurs, tandis que je me reposais. Au matin, on apporta le restant de notre ivoire; ainsi tout l'ivoire était rassemblé. Alors je pris le devant pour l'étape suivante. C'est ainsi que je procédais par étapes de ce genre, du Manyema jusqu'à mon arrivée à Mtowa. Ce trajet demandait normalement un mois, mais dans ces circonstances particulières, il en exigea six. A mon arrivée à Mtowa, j'y trouvai deux Européens: un missionnaire et un médecin. J'allai leur rendre une visite de courtoisie et j'étais en grande estime auprès d'eux (331).

Je m'attardai quelque temps à Mtowa et j'en profitai pour envoyer Mohammed ben Saïd au delà du Tanganyika pour y voir les congénères et obtenir des nouvelles de Tabora, ainsi que du roi Mirambo. En ces temps, la route terrestre par le Tanganyika était dangereuse: pour atteindre Tabora, il fallait se frayer un chemin à travers la brousse jusqu'à Tabora. Entre temps je cherchais des pirogues pour traverser le lac.

124. Après une quinzaine de jours Mohammed ben Saïd revint; il m'informa que la route vers Tabora était dangereuse et que des pirogues viendraient nous chercher. Il me dit en outre que les membres de ma famille souhaitaient que j'aïlle les voir, sinon ils viendraient eux-mêmes. Je lui répondis: « Dès que les pirogues seront arrivées, je suivrai la piste de Kawende, je n'emporterai que les fusils et quelques provisions; une centaine de *frasilabs* et, à mon arrivée à Tabora, j'achèterai des vivres et de la poudre ».

Je décidai de partir. Les bateaux arrivèrent ensemble avec environ vingt-cinq pirogues. Je m'embarquai avec les fusils, emportant 200 *frasilabs* d'ivoire. Je dis à Mohammed ben Saïd: « Moi, je pars; après moi, vous embarquerez les hommes et l'ivoire et vous traverserez le Tanganyika ». Je confiai le commandement à Mohammed ben Saïd et à Saïd Sultan el-Ghethi. Nous partîmes et nous arrivâmes à Kabogo, quelque peu éloigné (d'Ujiji) (332). Je décidai d'aller de là à Ujiji, situé sur le lac Tanganyika, pour y revoir mes congénères. Ensuite je me dirigerais vers Tabora par la piste de Kavende.

Je laissai là mes hommes, l'ivoire et les provisions et j'arrivai à Ujiji. J'avais voyagé par bateau toute la nuit et le matin j'accostai, car je voulais voir Mwinyi Heri, un homme de la Côte; il était, à Ujiji, le chef des Arabes et des hommes de la Côte (333).

125. C'est là que je vis pour la première fois Mohammed ben Khalfan (334); je le connaissais par l'intermédiaire de Ali ben Isa (335), qui en avait fait son associé. Ali, lui, était un de mes amis intimes et mon frère Mohammed ben Masud était un de ses clients; d'ailleurs moi aussi, j'étais un de ses clients, car avant d'emprunter des marchandises chez Taria, je prenais quelque fois des marchandises chez lui. Venu chez moi, Mohammed ben Khalfan voulut à tout prix que j'aïlle chez lui, à sa maison. J'acceptai et il me permit d'aller voir Mwinyi Heri; il me donna cette permission pour que Mwinyi Heri ben Mwinyi Mkuu el-Ghaskani ne soit pas indisposé à son égard. Je me rendis donc chez Mohammed ben Khalfan, bien que ce fût la première fois que je le voyais. J'y passai la nuit et le matin des courriers arrivèrent de Tabora, annonçant que, pour l'instant, la route était

sûre. Je décidai de passer par Uvinza (336). Je pris des pirogues et les envoyai chercher mes hommes à l'endroit où ils se trouvaient et ensuite aussi mon ivoire, parce que la route de Kavende est plus longue que celle qui passe par Uvinza. Après deux jours mes hommes arrivèrent et je décidai de me mettre en route. Salum ben Abdallah el-Marhubi (337) arriva avec les fondés de pouvoir de Warsi Adwani, le père de Sleman Kichwa (338), et de Dewji Jemal, le père de Sherif Dewji (339), pour requérir, avec des lettres de créance, l'ivoire laissé par Saïd ben Ali ben Mansur; ceux-ci étaient depuis longtemps ses prêteurs. Dans le passé, quand je me trouvais à Mtowa, des lettres et des agents de Seyyid Bargash y étaient arrivés, me demandant de bien vouloir prendre soin des biens de Salum ben Abdallah el-Marhubi. Je l'invitai à Mtowa mais il me demanda de transporter ses biens à Ujiji. Je les transportai à Ujiji.

126. Lorsque je fus prêt à partir pour Tabora, Salum ben Abdallah demanda de pouvoir me suivre. Nous décidâmes de voyager ensemble. Son ivoire, ainsi que le mien et tous mes hommes prirent les devants pour Ruanda (340). Deux jours plus tard, nous partîmes également et j'arrivai à Ruanda à quatre heures (10 h.) et je m'arrêtai. Salum ben Abdallah, quand j'étais avec lui à Ujiji, m'avait dit qu'il arriverait dans l'après-midi. Il n'arriva qu'à la tombée du jour et dans un état épouvantable. Lui et les siens avaient été dépouillés même de leurs habits et de leurs petits objets personnels; leur corps et ce qui leur restait encore d'habits étaient couverts de boue. Je le questionnai et il me répondit: « Voyez dans quel état je me trouve ».

Le soir, deux de mes Wanyamwezi allèrent couper du bois de chauffage: ils furent tués. Le matin, je pris trente fusils pour retourner à Ujiji et leur apprendre la nouvelle. Après une heure de marche environ, je vis plusieurs drapeaux. Sans raison apparente, nous fûmes attaqués. Nous en vîmes aux mains et nous nous battîmes. Après une demi-heure, nous les mîmes en fuite et ils laissèrent vingt-six morts sur le terrain. Chez nous, heureusement et par la grâce de Dieu, nous n'avions à déplorer que la perte des deux Wanyamwezi, tués la veille. Je fis construire à la hâte un *boma* et envoyai des hommes attaquer les villages. En l'espace d'une journée, du matin



au soir, nous enlevâmes quinze villages munis d'un *boma* et de fossés et nous les incendiâmes, sans compter les villages dépourvus de *boma*.

A cette époque, il y avait à Ruanda abondance de vivres: de la canne à sucre, du maïs, du riz et des haricots. Jamais auparavant nous n'eûmes une telle abondance de vivres. Le lendemain, arrivèrent encore un grand nombre d'hommes d'Ujiji et nous en finîmes avec les villages restants. Décidé d'aller à Tabora, je m'établis à Ruanda. J'ordonnai que les pirogues et les bateaux amènent notre ivoire et nos hommes à Ukaranga et que les hommes apportent l'ivoire à Ruanda. Je restai là six mois jusqu'à ce que tout l'ivoire eût été transporté (341).

127. Ces jours-là je vis arriver Saïd ben Habib el-Afifi et mon fils, Sef ben Hamed ben Mohammed, que j'avais laissé à l'école à Zanzibar (342). Dès que Hamed ben Masud était arrivé à Tabora, venant de Ruemba et Itawa, il avait envoyé un messenger à la Côte pour y chercher Sef ben Hamed. Pendant mon séjour à Ruanda, il m'amena donc mon fils, avec Salum ben Omar el-Wardi (348). En même temps il apporta du ravitaillement et un peu de poudre. Ils vinrent en compagnie de Saïd ben Habib. Nous fûmes très heureux de nous revoir. Arrivèrent aussi beaucoup de porteurs, car nos porteurs indigènes s'étant rarifiés, j'avais fait engager des Wanyamwezi. La moitié de l'ivoire je la renvoyai à Ujiji sous la responsabilité de Mohammed ben Saïd el-Murjebi Bwana Nzige, qui resta à Ujiji. L'autre moitié, je m'en chargeai. L'ivoire que je laissai derrière moi serait gardé dans la grande maison de Mohammed ben Khalfan. La caravane s'ébranla, comprenant moi-même, Saïd ben Sultan el-Ghethi, un groupe de porteurs de Zanzibar et nos esclaves. A notre départ, Mohammed ben Khalfan Rumaliza sollicita une grande troupe pour aller guerroyer avec Mwinyi Heri ben Mwinyi Mkuu et Saïd ben Habib el-Afifi; ils voulaient faire la guerre à Ruanda et à Uvinza, car c'était là que se trouvaient les responsables des attaques armées (344). Je lui remis une vingtaine de Wangwana, originaires de la Côte, plus de cent quarante fusils, des esclaves avec leurs armes, et de la poudre en quantité suffisante. A notre passage à Uvinza, les gens nous causèrent des ennuis et leur grand chef Kasanura exigea des droits de

transit exorbitants (345). Je les lui payai; cependant il me vola encore au moins cent cinquante esclaves. Un de nos esclaves vint à s'échapper du camp, mais ils le rattrapèrent; en même temps, ils tuèrent encore quatre de mes Wanyamwezi sans la moindre raison. Je décidai d'attaquer ces Wavinza, mais Saïd ben Sultan me conseilla d'être prudent parce que je transportai avec moi une grande quantité d'ivoire et que les porteurs que j'avais avec moi, n'étaient pas habitués à ce genre de bagarres. Je suivis le conseil de Saïd ben Sultan; cependant, je me sentais humilié; nous traversâmes l'Uvinza et enfin, après de grosses difficultés, nous parvînmes sains et saufs à Tabora (346).

128. A mon arrivée à Tabora dans l'Unyanyembe, je me rendis à notre village d'Ituru, où je revis mon père Mohammed ben Juma, ainsi que mon frère Mohammed ben Masud el-Wardi. Quelle joie de se revoir encore une fois! J'y revis aussi ma mère Nyaso, fille du chef Fundi Kira, la femme de mon père Mohammed ben Juma. Durant quinze jours nous fêtâmes cela avec des danses aux sons de tambours, avec une abondance de viande de bétail et des plats, variés à l'infini. Oui, ce fut une fête vraiment mémorable.

129. Dès mon arrivée à Tabora, j'envoyai sans retard un courrier vers la Côte avec des lettres pour Seyyid Bargash et Taria Topan. Je demandais à Seyyid Bargash de la poudre, car, en ces jours-là, elle était devenue très rare. Je reçus une réponse de Seyyid Bargash: il me faisait savoir que la poudre que je désirais avec tant d'insistance, avait été remise à Taria Topan, mon fournisseur habituel, en tout 2.000 livres. Il me priaît de l'accepter, peu importe quand je payerais la contre-valeur. Quand les courriers furent partis avec les lettres, je fis un voyage pour recruter un grand nombre de Wanyamwezi. J'achetai aussi de la poudre et des fusils, car nous étions nombreux (347).

130. Ces jours-là, Mirambo envoya des hommes à Mohammed ben Juma, mon père, par lesquels il faisait dire: « J'ai appris que Hamed ben Mohammed est arrivé à Tabora et que ses lots d'ivoire sont restés en arrière sur les bords du lac Tanganyika. Qu'il n'ait pas peur de passer par mes terres; je ne

lui veux aucun mal. Seuls les Arabes qui se trouvent à Tabora sont mes ennemis; Hamed ben Mohammed ne se trouvait pas parmi eux, puisqu'il était dans le Manyema. En outre, Juma ben Rajab el-Murjebi, son grand-père a investi le chef Moura, mon grand-père à moi, comme chef d'Ujoa (348). Moura avait payé beaucoup de biens à son grand-père et c'est ainsi qu'il devint chef, de par sa volonté (349). Mais vous, Mohammed ben Juma, vous êtes pour moi comme un père. Même si, officiellement, vous et moi nous sommes ennemis, cependant je vous ai toujours envoyé des messagers pour savoir comment vous vous portiez; vous, de votre côté, vous ne m'en avez jamais envoyés pour vous enquérir de mon état. Pourtant, je vous en prie, dites à Hamed ben Mohammed qu'il vienne me voir en personne ou qu'il m'envoie du moins quelques-uns de ses hommes». J'envoyai six de mes hommes, mais à leur arrivée, Mirambo était parti en guerre contre Simba de Konongo, le frère du chef Mnywa Sere, le chef de Tabora (350). Celui-ci avait gouverné après Fundi Kira, mais nous l'avions défait et Mkasiwa avait pris sa place. A leur arrivée auprès de Mirambo, mes envoyés trouvèrent seulement son frère Mpanda Sharo (351); il leur témoigna beaucoup d'égards et leur fit cadeau de quatre pointes d'ivoire pour moi. Eux-mêmes reçurent chacun une femme et des habits.

Mais avant que mes envoyés fussent arrivés chez Mirambo, la nouvelle nous était parvenue qu'il était parti en guerre. Nous ne savions pas quelle direction il avait prise: s'il viendrait vers Tabora ou se dirigerait ailleurs. Tout le monde vivait dans l'inquiétude. Moi-même je me trouvais en ce moment à Usoki, à la limite du territoire de Tabora. En partant de là, je devais suivre la piste de la forêt; or c'était précisément la route qu'il avait empruntée (352). A ce moment, je reçus un message en provenance de tous nos clans de Tabora, même de mon père, Mohammed ben Juma, ainsi que de mon frère Mohammed ben Masud. «Tous vos amis ici désirent que vous restiez sur place aussi longtemps que Mirambo est sur le sentier de guerre. Nous ne savons pas où il se trouve en ce moment, s'il viendra par ici ou s'il se rendra ailleurs». Je leur répondis: «Nous sommes le neuvième jour du mois et demain ce sera le dixième du mois el-Hadji. Quand donc j'aurai fêté l'Id, je partirai d'ici et tout ce

qui arrivera, est entre Ses mains à Lui, le Dieu Tout-Puissant (353). Mais je ne puis différer davantage mon voyage; cela me coûterait trop cher et nos porteurs pourraient créer trop de difficultés, désireux qu'ils sont de rentrer chez eux ».

131. Après la fête de l'Id, je levai le camp et je passai la nuit suivante aux frontières de l'Usoki. Le matin, je repartis et je m'enfonçai dans la brousse; nous atteignîmes les sources des Wataturu (354), où il n'y avait pas de villages. Nous mangeâmes, et, après les prières du midi, nous puisâmes des réserves d'eau, car là où l'on dormirait, il n'y aurait pas d'eau. Le lendemain matin, nous marcherions de nouveau vers un point d'eau, où nous ferions la même chose que la veille, et ainsi de suite, jusqu'à notre arrivée chez le chef Mgombera (355), où l'on verrait à nouveau des villages. Nous aurions à voyager ainsi durant cinq à six jours.

Après avoir quitté les sources des Wataturu, nous dressâmes le camp à un endroit atteint le soir. Bien que ce ne fût pas encore la saison des pluies, la nuit il plut cependant avec abondance. Après la pluie, mes hommes disaient: « Nos fusils ont été mouillés; nous voulons les décharger pour ensuite les recharger ». En déchargeant leurs fusils, ils tirèrent plus de cinq cents coups.

132. Mirambo venait justement de battre Simba et les Waruemba des Mandandu (356) qui possédaient dans les quatre cents fusils et se trouvaient dans les villages de Simba. Mirambo les avait défaits; il avait tué un grand nombre d'ennemis et fait un grand butin d'ivoire, tout en capturant nombre de Waruemba. Il y avait plus de deux mille fusils dans le village de Simba; les Waruemba à eux seuls en avaient plus de quatre cents. Comme Mirambo avait campé dans un endroit où il n'y avait pas d'eau, il voulut, le matin, se diriger vers les points d'eau. De mon côté, j'avais aussi campé dans un endroit où l'eau faisait défaut et je voulais également me rendre aux sources, car nous ne savions rien de Mirambo. Entendant les salves de nos fusils, Mirambo avait dit: « Personne d'autre que Hamed ben Mohammed ne sait tirer ainsi. Il serait imprudent de se mettre en route maintenant; allez puiser de l'eau, demain

matin Hamed viendra ici et préparera de la nourriture; l'après-midi il poursuivra sa route; alors seulement nous irons dormir auprès des sources ». Nous, ne sachant rien, nous arrivâmes aux sources le matin et nous y cuisinâmes. Pendant ce temps, quelques-uns de nos hommes rôdèrent un peu aux alentours dans la brousse et ils remarquèrent de nombreuses empreintes de pieds. Ils rentrèrent immédiatement et me dirent: « Ici tout près, dans la brousse, nous avons vu beaucoup d'empreintes de pieds ». Je me disais que cela ne pouvait être que Mirambo; c'est pourquoi je leur ordonnai de puiser de l'eau en vitesse. A midi, ils avaient fini et je dis de lever le camp, mais de scinder la caravane en plusieurs groupes, car elle était nombreuse. Ils firent sept ou huit groupes et nous partîmes ensemble. Nous-mêmes, nous restâmes avec l'arrière-garde munie d'une vingtaine de fusils. Nous fîmes les ablutions et les prières du midi, ensuite nous nous remîmes en marche pour rejoindre la caravane et en prendre la tête. Tout à coup nous entendîmes environ dix coups de fusils. Rapidement nous retournâmes à l'arrière de la caravane; à notre arrivée, nous trouvâmes quelques porteurs retardataires isolés avec leurs charges; deux avaient été blessés de balles: une femme et un homme. La caravane s'arrêta et l'on mena les recherches dans les environs pour trouver les bandits, qui avaient réussi à voler une cinquantaine de pièces d'étoffe. On ne les repéra pas. Nous retournâmes donc, en prenant avec nous les blessés. Nous marchâmes jusqu'à la prière du soir, nous dressâmes le camp et nous nous couchâmes (357).

133. Au matin nous entendîmes un feu nourri du côté des sources que nous avions quittées. Les voleurs qui nous avaient attaqués, n'étaient donc pas aux ordres de Mirambo. Le lendemain nous continuâmes notre marche jusqu'à notre arrivée chez Mgombera. Après une halte de deux jours, nous continuâmes et arrivâmes dans l'Uvinza.

Entre temps j'avais déjà envoyé des messagers au Tanganyika, auprès de Mohammed ben Saïd Bwana Nzige; je lui avais fait dire que tous mes gens, que Mohammed ben Khalfan Rumaliza avait pris avec lui pour faire la guerre à l'Uvinza, à Rwanda et à Masanse (358), devraient me rejoindre. En effet, j'avais décidé d'aller attaquer Uvinza, parce que leurs insolences dé-

passaient les bornes. Trois jours après mon arrivée d'Uvinza à Tabora, mes hommes arrivèrent et Mohammed ben Khalfan aussi s'amena avec ces hommes à moi.

134. Nous commençâmes par déclarer la guerre au grand chef des Wavinza, Kasanura. Celui-ci était installé le long d'une rivière, dans une sorte de delta de cinq ou six bras, les uns le protégeant d'un côté, les autres de l'autre. Son village se trouvait au milieu; il était bien fortifié et entouré de tout un système de tranchées. Derrière le premier *boma*, il y en avait un deuxième. Entre les deux il y avait une forte palissade de gros arbres; les interstices étaient bouchés au moyen de sable pour empêcher les balles de passer. Il y avait aussi des tours avec des meurtrières. En somme, c'était une forteresse imprenable. Mais, à ce moment, nous n'en avons pas encore la moindre idée. Aussi nous envoyâmes des hommes pour l'attaquer. Ils partirent à l'attaque et sans difficulté traversèrent le premier et le deuxième bras de rivière, l'eau leur venant jusqu'à la ceinture et même plus haut. Aussi lorsqu'ils vinrent à proximité du *boma* même, les Wavinza se tinrent absolument tranquilles; mais au moment où nos hommes se lancèrent à l'assaut, ils furent accueillis par un feu meurtrier et l'ennemi fit une sortie. Les nôtres furent mis en déroute et beaucoup périrent. Nous interrogeâmes les premiers rescapés: « Comment se présente la situation? » Ils répondirent: « N'espérez rien de cette action; nous avons échappé par bonheur, tous les autres ont été massacrés ». Il en revint encore deux par-ci, trois par-là. Lorsque la nuit tomba, le total des hommes manquants se chiffrait à quarante-six. Leurs fusils aussi étaient perdus; même ceux qui avaient pu se sauver avaient jeté leurs armes: une trentaine de fusils.

135. Nous attendîmes deux jours et le troisième, je décidai de nous mettre en mouvement, nous-mêmes avec tous nos biens et toutes nos femmes. Nous marchâmes jusqu'à la rivière et nous y dressâmes nos tentes. Le lendemain, nous la traversâmes. Les Wavinza nous attaquèrent en force, mais nous les repoussâmes dans leur *boma*. Le jour suivant, nous traversâmes la rivière avec tous les hommes et bagages: après avoir donc tra-



versé les trois bras de rivière, de nouveau nous installâmes notre camp, mais sans le munir de *boma*. A plusieurs reprises, les Wavinza attaquèrent, mais chaque fois nous les repoussâmes et ils s'enfuirent dans le *boma*. Cependant à chaque sortie quelque six hommes tombaient, aussi bien de notre côté, que du leur. Ainsi beaucoup de jours passèrent, mais leur *boma* était imprenable, à cause de sa construction vraiment invincible.

136. Secrètement les Wavinza envoyèrent des hommes à Mirambo pour solliciter son aide dans la guerre, mais Mirambo refusa, en disant: « Hamed ben Mohammed est mon ami, je ne peux donc pas vous soutenir contre lui ». Et Mirambo nous informa de leurs démarches. Ainsi passèrent six semaines et les combats devinrent de plus en plus âpres, mais le *boma* demeurait imprenable. Mohammed ben Khalfan me dit: « Ne ferions-nous pas mieux d'aller combattre dans les tranchées? » Je lui répondis: « Vous ne comprenez rien à l'art de la guerre; vous n'avez encore combattu nulle part. Celui qui entre dans les tranchées, n'en sortira plus, la tranchée sera sa tombe et l'attaque échouera ». J'avais avec moi un bon nombre de menuisiers et je leur dis: « Coupez-moi des billots et que ce soient des pièces de bois solides ». Ils s'en allèrent et trouvèrent une dizaine de pirogues de grandes dimensions et de bois très dur. Ils les tirèrent au sec et les découpèrent. Ainsi nous obtenions des madriers assez longs. Nous joignîmes les planches avec des clous et nous mîmes des roues en dessous. Nous les amenâmes près de la rivière et nous clouâmes encore d'autres planches pour augmenter la hauteur, de sorte qu'on ne pouvait pas voir ceux qui étaient à l'intérieur de cette tour. Quand les ennemis tiraient, les plombs et les balles frappaient les planches, y pénétraient un peu mais ne blessaient personne. Nous coupâmes encore des arbres pour fortifier notre machine de guerre. Cela étant fait, nous y entrâmes, moi-même et nos meilleurs esclaves; d'autres tiraient la tour qui avançait sur les roues. Nous y avions percé des meurtrières. L'ennemi fit une sortie et tenta de nous attaquer, mais il échoua. C'est ainsi que nous atteignîmes la tranchée. Je fis apporter de grosses poutres pour augmenter encore la hauteur de notre forteresse roulante et la plate-forme tenait bien. Ce travail, nous l'effectuâmes la nuit. Désormais

nous surplombions leur *boma* et personne ne pouvait plus le quitter. Les cases à l'intérieur étaient faites de bois et recouvertes de feuillages. Pendant la nuit nous incendiâmes les cases et ils s'enfuirent du village. Beaucoup furent tués, les autres furent faits prisonniers. Et nous remplaçâmes le chef par un autre (359).

137. Deux ou trois jours plus tard, m'arriva la triste nouvelle que mon père, Mohammed ben Juma, était décédé (360). En même temps, Mohammed ben Masud me fit savoir que la poudre promise par Seyyid Bargash était arrivée, ainsi que d'autres marchandises envoyées par Taria Topan. Il disait en outre qu'il avait engagé des porteurs pour conduire une partie de l'ivoire à Taria Topan et qu'il gardait encore une partie pour me l'envoyer, avec la poudre, sous la conduite de Msabbah ben Nejim esh-Sheheni, gouverneur du Tanganyika (361); celui-ci passerait par la piste de Kavende, par crainte de Mirambo; à cause de ce détour, il tarderait sans doute quelque peu avant d'arriver.

138. Je quittai alors l'Uvinza et nous arrivâmes au Tanganyika. De là, j'expédiai des porteurs avec tout l'ivoire que j'avais encore. Quant à Mohammed ben Saïd Bwana Nzige, il avait décidé de retourner au Manyema. Je lui remis de la poudre et des marchandises; mais je lui demandai d'attendre l'arrivée de Msabbah qui lui donnerait de la poudre à emporter au Manyema. En quittant le Manyema, j'avais laissé la direction de mes affaires à des hommes à moi: Ali ben Mohammed el-Hinawi et Mwinyi Dadi ben Mdoe, un homme de la Côte, et Maddi ben Bakar Faki el-Murimi. Tous ceux-ci devaient apporter à Mwinyi Majid (362) l'ivoire qu'ils achetaient et celui-ci devait l'envoyer pour moi à la Côte. Quand Mohammed ben Saïd décida de retourner (au Manyema), je lui remis une lettre pour Mwinyi Majid ben Nasor, dans laquelle je lui disais: « Maintenant qu'arrive Mohammed ben Saïd, c'est lui qui désormais prendra soin de toutes mes affaires. Je ne fais plus appel à vos services ». Là-dessus je me décidai à rentrer à Tabora et je quittai Mohammed ben Saïd qui attendrait l'arrivée de Msabbah ben Nejim.